Document generated on 04/25/2024 2:35 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

[Poèmes]

Bernard Hreglich

Number 49, Fall 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14912ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hreglich, B. (1991). [Poèmes]. *Moebius*, (49), 94–95.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

BERNARD HREGLICH

L'ancien

La silhouette du joueur de boules, ce vieil homme que moi seul ai vu pleurer à la mort d'une soeur, qui ne me comprenait pas mais qui me respectait (sentant peut-être entre son île et la mienne des correspondances inexplicables), c'est aussi le délicat charnier de Verdun comme ouverture sur un siècle de pure dérision. Il ne m'a jamais trompé ni fait le moindre mal cet homme de guerre si fier de son sabre. Moi qui parle souvent du malheur, sa douce ignorance aujourd'hui me console. Et ses silences.

Nous avons beau plaindre nos morts, c'est avec eux, dans le secret de leurs carcasses, qu'il fait bon partager les fruits de la mémoire. Un visiteur au chapeau bleu s'éloigne en souriant; je l'ai comblé de mille manières sans exiger qu'il soulage ma peur.

Car le pire reste à venir : dans le désordre des phrases parfaites où notre beau savoir s'imagine en repos.

Ce sont les fleuves qui nous manquent, et le cri des mouettes.

*

Vous parliez des psaumes,
vous n'avez pas vu le rosier se défaire.

Il fallait des collines,
il fallait gagner le droit de disparaître.

Vous avez vu beaucoup de feu, beaucoup de pierres.

Au fruit de colline

pour Annie

Venue de la neige au seuil des fontaines
avec ta peau brune et tes mains précieuses,
lente à dissoudre
gravures et couleurs
comme pour me perdre;
tu portes le feu de ta chevelure
à la manière des voiliers.

Inscrite dans mes nuits
tant qu'il y aura de colline en colline
des liaisons d'espace.

*

Qu'elle dise : je suis ornée
de feuilles et de lumière.
Qu'elle dise : toute une année j'ai attendu
les roses mes rivales.
Qu'elle dise : ma fatigue
est enfin compromise.

Qu'elle devienne close comme la pierre
où j'ai mes habitudes.

*

Avec le roncier, les fleurs séculaires,
elle écoutait parler des orages,
elle s'étonnait de ne pas disparaître;
brune jusqu'au soleil,
parfaite et surprise.

Combien de miel autour des lèvres fatiguées
par ce jeu de patience...

*

Le jour où j'ai brûlé notre cadastre de famille,
grand-mère,
il pleuvait dans tes yeux aux anciens estuaires.